

AUDE LANCELIN

La Fièvre

roman

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

La Fièvre

Aude Lancelin

La Fièvre

roman

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

À Yoann

« La peur du peuple est le mal de tous ceux
qui appartiennent à l'autorité. »

Pierre-Joseph Proudhon, *Les Confessions
d'un révolutionnaire*, 1849

« L'étincelle manquait ! Vous étiez simplement
de petits bourgeois, et les meilleurs d'entre
vous, des cuistres ! »

Gustave Flaubert,
L'Éducation sentimentale, 1869

1

S'il y avait des yeux pour le voir, on jurerait ce jour-là qu'un roi d'un nouveau genre descend la célèbre artère parisienne. Son pas est puissant, et en même temps plein de candeur. Lui-même semble surpris par la facilité avec laquelle il avance sur l'asphalte des Champs-Élysées, qu'il n'avait jamais vus qu'à l'écran, lorsque, enfant, il regardait les chars et les galonnés parader les matins de fête nationale, tapi dans la pénombre aux côtés de son père. Il a revêtu l'habit orange fluorescent des terrassiers en hiver, mais aucune hermine de l'ancien temps ne lui donnerait davantage de majesté. Son beau visage, prématurément vieilli, comme sculpté par la douleur depuis l'été dernier, est à demi recouvert par un masque chirurgical qu'une main lui a tendu une demi-heure plus tôt. Dès le premier regroupement au Rond-Point à neuf heures, la police a déversé dans l'atmosphère des milliers de mètres cubes de gaz qui, en quelques minutes, ont fait suffoquer la foule, semant la plus extrême confusion en son sein, ainsi qu'un sentiment de profonde stupéfaction, et aussi de révolte.

La stature de l'homme est haute, autour de lui quelques compagnons semblent lui faire cortège. Eux portent le gilet jaune vif de la signalisation routière, conformément à la consigne lancée quelques semaines auparavant sur les réseaux sociaux, au milieu de sentences philosophiques un peu kitsch, d'indignations outrées, de tout ce qu'engendre ce désir d'exister pour quelques instants dans la rétine des autres. Hier encore sur ces plateformes, agoras populaires d'un nouveau genre, ne s'échangeaient que des photos familiales de vacances, des plaisanteries à base de taux d'alcoolémie exagérés et autres images d'animaux rigolos. Désormais, ces mêmes écrans sont remplis d'imprécateurs filmés en plan serré, de prophètes prêchant depuis leur cabine de camion, de candidats au martyre rivalisant d'imagination dans le détail des plaies vouées à s'abattre sur le pays si le gouvernement venait à s'obstiner.

On dirait qu'un colosse a poussé de l'asphalte lui-même. La nuit a été courte, mais l'homme n'éprouve pas les effets de ce long trajet en voiture à se relayer à plusieurs depuis la station-service de Guéret, choisie la veille comme point de ralliement. La nouveauté de la situation, le danger qui commence à poindre, la fierté de parader au centre même de la plus grande avenue de la plus grande ville de son pays, qu'il aime de tout son cœur, un pays qu'il pense encore grand, tout cela ranime de puissantes impressions venues de l'enfance. Il n'a jamais été aussi léger, ce matin de novembre, que depuis ce jour de l'école primaire où, mis à la porte une matinée entière pour s'être livré à d'innocents trafics avec son voisin pendant un devoir surveillé, il avait senti l'ivresse de la liberté supplanter la peur de la punition.

À cet instant, il ne ressent presque plus les traces du ravage intérieur qui l'a saisi ce jour de juillet dernier où Sonia lui a annoncé qu'elle allait le quitter. Depuis que l'amour s'est retiré, vivre consume l'essentiel de ses forces. Les journées sont des cols à franchir, mais ceux-là ne fortifient pas les muscles, ils les atrophiaient chaque jour davantage.

Au tout début, les réveils le saisissaient comme un bloc de souffrance. La simple vue de la tablette de la salle de bains vidée des vernis, des pots de crème et du flacon bleu anguleux du parfum de Sonia lui donnait envie de hurler comme une bête d'abattoir. Il sanglotait violemment au volant de sa voiture. Parfois il était obligé, au détour d'un rayonnage de supermarché, de cacher ses yeux embués. Un homme en larmes, cela ne se peut pas. Mais la privation nue n'était pas encore le pire qu'il y aurait à traverser. Le pire serait le moment de l'acceptation, de la chair rendue à son intolérable banalité. La douleur nette et violente du début s'était comme répandue et pétrifiée dans tous les gestes du quotidien. Son corps était redevenu un simple corps voué à la seule utilité des tâches quotidiennes, et il resterait tel. À moins qu'un autre amour ne vienne le saisir ? On ne rencontrait jamais d'inconnue dans ce coin reculé, et Sonia ne reviendrait pas. Il n'y avait plus le moindre sens à la quereller intérieurement. D'ailleurs il l'avait assez peu fait depuis son départ. Silencieux face à un amour qu'il avait accueilli sans chercher à le comprendre, il l'était resté quand celui-ci lui avait été tout aussi soudainement retiré. La vie entière était une sentence dont il n'y avait pas à questionner le délibéré.

Un des symptômes les plus évidents de son nouvel état consistait à ne plus pouvoir souffrir de regarder les informations, ni la télévision en général, à l'exception de quelques films sentimentaux qui lui donnaient de temps à autre l'occasion, rarement, de s'adonner entièrement à son malheur. La publicité lui était particulièrement odieuse. Ces couples au visage extatique penchés sur une marmite, ces petits déjeuners familiaux dans d'irréels jardins d'été, ces cheveux de fille brillants comme du plastique, tout cela lui faisait l'effet d'une violence presque intentionnellement dirigée contre lui. À cet étalage de stupidités criardes il était insensible autrefois. Désormais il coupe le son précipitamment. Un sentiment de dégoût presque aussi fort l'envahit aussi face aux magazines défraîchis répandus dans la salle d'attente de son médecin ou à disposition chez le coiffeur. Sur ces pages émietées s'égrènent des ruptures de vedettes de cinéma, des sagas d'hommes d'affaires photographiés sur d'immenses canapés blancs moelleux, des scandales impliquant des footballeurs. La société entière est une espèce de conspiration pour parler de ce qui ne compte pas, se dit Yoann, et cela est vrai de bas en haut, depuis toujours peut-être. Au fond il n'y aurait qu'une seule chose à dire, et elle est obscène : nous allons tous mourir, et personne ne sait à quoi bon ni pourquoi l'on nous a infligé l'épreuve de vivre. Cela, il en a l'intuition grandissante, surtout quand il se promène seul sur les contreforts de Millevaches.

À Paris, au milieu des autres corps emmitoufflés en ce jour de novembre, le monde retrouve toutefois une présence supportable, presque enivrante. Il y a là des vieux

avec des accents paysans, de jeunes pères de famille de vingt-deux ans qui ont roulé toute la nuit depuis la Bretagne, des femmes venues de la proche banlieue parisienne auxquelles leurs bonnets donnent des airs de collégiennes en vacances de neige. Devant les caméras de télévision, certaines d'entre elles laissent éclater leur colère contre le gouvernement qui les spolie, les taxes qui les étranglent ou les chaînes d'information à la solde du pouvoir.

Où étaient-ils durant toutes ces années, ces gens aujourd'hui rassemblés dans les quartiers hors de prix de la capitale? Les journaux et les penseurs les disaient avachis devant les écrans, résignés pour mille ans, rassasiés par les miettes du festin d'en haut. L'Histoire était finie, disait-on, ses soubresauts de sang appartenaient au passé, un enchaînement d'événements ennuyeux, mais calmes, lui avait succédé. L'épique appartenait au passé. Seuls les parapentistes et autres sportifs de l'extrême y avaient encore accès. Ou bien les militaires qui allaient affronter une poignée d'illuminés à Raqqa ou dans d'autres déserts du lointain. La bourgeoisie avait dressé la bête humaine à grand renfort de shows clinquants et de téléphones portables dernier cri. On n'entendait plus les clameurs dans la cale. On avait même fini par oublier qu'il existait encore une cale, dont dépendait tout l'usinage social. Un célèbre capitaine d'industrie, ami des plus hautes figures de l'État, qui en dix ans à peine avait accumulé dans la téléphonie mobile low cost une fortune de plusieurs milliards d'euros, l'avait un jour confié sans ambages dans les pages colorées d'un magazine pour jeunes urbains: le sort des esclaves qui travaillaient pour lui dans des

centres d'appels était sans doute affreux, mais il ne le concernait pas. Grâce à son entregent dans les affaires, partout vanté, ces misérables avaient après tout de quoi nourrir leurs tribus obscures. On ne pouvait revenir sur l'ordre du monde. S'abstenir de déployer sa puissance n'élèverait aucunement les autres. À l'évidence, tous ces gens sans énergie, sans talent quelconque, sans vision, ne pourraient simplement pas survivre si de plus avisés qu'eux ne leur en donnaient chaque jour les moyens.

Ce que pensent les riches habitants du VIII^e arrondissement de Paris, Yoann ne peut se le figurer. Avec ses compagnons de voyage, ils ont longé ce matin à l'aube la pierre de taille de leurs superbes immeubles. Ces gens-là songent-ils à eux de temps à autre, tout simplement ? Rien n'est moins sûr. À une époque, le christianisme fournissait encore une grammaire commune pour envisager le monde, si cruel soit-il. C'est bien fini désormais. Comme des espèces animales distinctes se croisent sans communauté de destin, riches et pauvres ne se flairent même plus.

Les grands ont toujours été impitoyables, mais peut-être l'ombre d'un doute venait-elle gêner leur confort, à certains moments d'infortune personnelle notamment, à l'approche de la mort surtout. Il leur suffisait après tout d'ouvrir l'Évangile pour se souvenir que leur Dieu était une sorte de mendiant. Les choses ont changé, ces temps n'ont plus cours. Les bien-nés sont hors d'atteinte, au-delà de toute culpabilité possible. Les seuls pauvres qu'ils croisent, chauffeurs ou femmes de chambre, sont trop absorbés dans leur intimité domestique pour les perturber, leur offrir l'image d'une humanité autre.

LA FIÈVRE

Quant à ceux qui embauchent dès l'aube, ils n'existent pas pour eux. Ils sont exclus du champ politique acceptable, bannis des écrans de télévision, où leur présence n'est de temps à autres ébauchée fugitivement que sous la forme de pneus brûlés par des moustachus obsolètes. Rien ne vient jamais rappeler leur existence, aucune imagerie positive ne leur est jamais associée. Aucun héros de série populaire n'évoque jamais leur labeur invisible. Ils sont passés dans l'envers du monde.

Sur les Champs-Élysées, tout s'est emballé en une heure à peine. Les gendarmes et la police matraquent tous les passants. Barrières de sécurité, pavés descellés, chaises de café, palissades de chantier, débris d'échafaudage, des dizaines de mains se saisissent de tout ce qui se présente pour venir amonceler ces objets au milieu de l'avenue. C'était donc ça, des barricades ! Au fond, seulement ça : des obstacles pour retarder l'avancée des forces de police. Parfois quelques minutes à peine, parfois un moment plus long, avant que l'ordre ne vienne écraser cette victoire éphémère. L'homme comprend la chose pour la première fois et ce savoir, évanoui depuis si longtemps de la mémoire populaire, le réjouit presque physiquement.

Aux côtés de Yoann, une trentaine d'hommes s'engouffrent en courant dans la rue Lincoln, sur la droite en descendant les Champs-Élysées. D'immenses fils électriques volent dans les airs. Des touristes terrifiés, et quelques journalistes en mission, se collent contre les murs pour les éviter. Une baraque de chantier longue comme la moitié d'un wagon de chemin de fer se voit

soulevée, en quelques minutes la voici projetée au milieu de l'avenue. Pourtant habitué aux travaux physiques, Yoann croyait les choses pesantes, il les découvre légères, dépourvues du poids que nous y mettons. Le monde est devenu une immense fête foraine. Autour de lui, des gens hurlent de joie. Tous ses instincts sont en éveil, il se met à courir sans but avec les autres, comme un commando improvisé de garnements de plus de trente ans. Le sol de l'un des côtés de l'avenue est à demi déposé sur une vingtaine de mètres. Les CRS en face reculent, Yoann se baisse et saisit un pavé qui traîne. De toutes ses forces retrouvées, obéissant à une espèce de loi invisible venue de l'intérieur de son corps, il le catapulte dans leur direction. Celui-ci vient s'écraser très loin de leurs puissantes silhouettes noires de scarabées articulés.

Comme un atome perdant son apparente indépendance pour revenir à son état véritable, simple particule prise au sein d'un champ de puissance, un individu emporté par la foule éprouve un certain soulagement, qu'il se l'avoue ou non. La décharge de n'être plus soi, et celle aussi de devenir davantage que soi. Le secret des foules, qu'aucun pouvoir ne peut légitimement regarder se former sans anxiété, réside avant tout dans la jouissance concrète à quitter l'état de séparation. Pour la première fois depuis des années peut-être, Yoann se sent un homme libre.

Plus loin, dans les rues des ambassades étrangères, des voitures de luxe gisent sur le toit. Autour d'elles, le verre brisé forme une couronne sur quelques mètres. Comme des boules de Noël tombées au pied du sapin. Les véhicules de marque Porsche, les Mercedes à plaque verte

et orange du corps diplomatique, les Jaguar à habitacle intérieur en cuir, sont les trophées les plus appréciés. On se photographie devant la dépouille de leur puissance défaite, ou du moins abattue pour quelques heures, avant que les compagnies d'assurances n'entrent en action pour effacer ce désagrément de la mémoire de leurs clients fortunés. L'odeur du gaz et celle du feu forment un mélange entêtant. Si Yoann connaissait ces rues, il verrait que ces sépulcres sans vie où se croisent chaque jour des avocats surchargés de dossiers, des retraités en loden et des attachées de presse à talons aiguilles ont retrouvé un semblant de vie humaine grâce à lui et à ses camarades, que le sang circule à nouveau dans leurs veines de pierre. Mais l'homme l'ignore. Il ne sait pas à quoi ressemble en temps ordinaire une rue du XVII^e arrondissement de Paris, où une brioche familiale coûte le prix d'un demi-plein d'essence. Il ne sait pas que, dans une rue comme ça, on ne s'arrête jamais pour parler, et l'on se regarde à peine. Tout au plus franchit-on une distance, accomplit-on un trajet. Au parc Monceau, les enfants jouent avec des gants, écrivait un anonyme du siècle de Balzac. Aujourd'hui, rien n'a changé, à ceci près que les marques mondialisées de prêt-à-porter donnent aux enfants des riches le même aspect sportif, cool et coloré qu'à ceux que leur mère habille à bas prix dans les rayons de l'hypermarché Carrefour de Guéret. Il faut attendre quelques années avant de voir les visages se durcir, le corps lui-même devenir le livre ouvert d'un quotidien difficile, d'une alimentation entrée de gamme pour grandes surfaces et des dégradations irréversibles caractéristiques causées par le travail physique.

L'homme marche dans ces rues étrangères comme un soldat égaré d'une ancienne légion qui ne chercherait même plus à rejoindre le théâtre de la bataille. L'ivresse est un peu retombée. Ils s'étaient dit tous, en roulant jusqu'à Paris, qu'ils iraient chercher dans son palais le dernier roi de France, un homme encore jeune, affecté et perpétuellement souriant. Un crâne d'œuf, comme aurait dit son père, qui avait autrefois œuvré avec talent et rouerie dans la banque d'affaires. Rapidement, ils avaient néanmoins compris que ce n'est pas aujourd'hui qu'ils le surprendraient dans son petit Versailles. L'allée menant du rond-point des Champs-Élysées au palais présidentiel était dès le matin barrée de herses infranchissables de compagnies entières de CRS, enveloppée de gaz et défendue par des canons à eau, ainsi Yoann et les autres Creusois ne savent-ils plus trop vers quel but nouveau tendre leurs forces.

Se souvenant des sensations de sa puissante descente des Champs-Élysées une heure et demie plus tôt, il se décide à l'arpenter de bas en haut cette fois-ci. Tout au bout de l'avenue, l'Arc se désagrège à moitié dans un halo de gaz, quelques colonnes de fumée noire s'élèvent vers le ciel comme un oracle sinistre. Un CRS âgé, le visage rougi par le froid et tordu par une expression de haine presque extravagante, s'avance matraque dressée vers une femme blonde en doudoune noire qui lui crie quelque chose que l'homme ne peut entendre. C'est alors que, surgis d'on ne sait où, une dizaine de CRS entourent soudain Yoann. Une première main s'abat lourdement sur son épaule, puis une deuxième, qui le fait trébucher et presque tomber en arrière. Une clé de jambe achève d'abattre sa haute silhouette sur le sol. La voix d'un chef

s'élève: « Ça suffit comme ça, laissez-le. » On le ramasse, on le menotte dans le dos, il n'oppose aucune résistance. Ramené sur le bord de l'avenue, il a le temps de voir une large étiquette « Gendarmerie » sur le thorax de l'un des assaillants, qui le tient fermement par l'épaule.

Le visage de Yoann Defresne, encore plein d'alarme quelques minutes plus tôt, s'est fermé et comme recouvert d'un voile de tristesse. Face à lui, sur un grand auvent rouge, s'étale en lettres immenses le nom de « Pizza Pino ». Le voici pour quelques secondes ramené à ces années déjà lointaines où il allait dépenser ses premières payes, le vendredi soir, dans un resto italien avec ses anciens copains de lycée. Parfois même avec des filles rencontrées à la discothèque qui venait d'ouvrir sur les hauteurs de Maupuy. Il sent le parfum frais et puissant de l'une d'elle éclater dans sa tête comme l'odeur même de l'amour. Elle était tendre et rieuse, mais bizarrement l'histoire avait tourné court. Yoann sait susciter le désir, mais il ne sait pas garder les femmes, pour reprendre les mots toujours aimables de sa mère. Trop taciturne, pas assez spontané, lui reprochent-elles. Les mots lui coûtent, c'est vrai. Parfois, surtout dans les moments importants, il a l'impression de ne pouvoir soulever la langue. Ce que sa beauté virile suscite, son impuissance à parler le défait généralement quelques semaines à peine après la rencontre. Cette tristesse se confond, en ce moment même sur les Champs-Élysées, avec celle de voir la fête déjà finie et la sensation de l'acier à ses poignets qui l'humilie. Quelle étrange chose que la mémoire.

Yoann est emmené dans un commissariat du nord de Paris. « Casier vierge. » À l'officier qui l'interroge il

confirme que c'est la première fois de sa vie, à trente-cinq ans, qu'il manifestait. «Je n'ai jamais participé à une démonstration politique. Je n'adhère à aucun parti.» Plus tard il ajoutera : «Je n'ai voulu blesser personne. Je n'ai rien contre les forces de l'ordre. Ce sont des hommes comme nous.» On le met en cellule. Le lundi, l'homme devra passer en comparution immédiate. Il demande à parler à un avocat, comme dans les séries américaines. On lui demande lequel. Il n'a aucun nom à citer. Jamais il n'a eu affaire à la justice. On hausse les épaules. L'homme sent le piège se refermer sur lui.

Le jeune avocat commis d'office arrive à l'arraché le lundi matin. Il a l'allure d'un gamin, avec une brosse coiffée au gel et une veste de costume trop large, mais il a toutefois le temps de dire à Yoann de refuser la comparution immédiate. Aucune famille, aucun journaliste, aucun ami n'est là pour l'épauler, les autres membres de la délégation creusoise ayant dû repartir, faute de pouvoir payer les deux nuits d'hôtel. Devant le tribunal, Yoann décline son identité et présente des excuses aux fonctionnaires de service. Très ému, épuisé par deux nuits presque blanches passées sur un matelas creusé et sentant l'urine, une odeur désormais incrustée jusque sur son sweat, il regrette à voix haute le jet de projectile en direction des CRS. «Ma protestation aurait dû rester dans les mots», déclare-t-il, toujours précis et solennel, comme chaque fois qu'il doit prendre la parole en public. Une interdiction de remettre les pieds dans la capitale jusqu'à la date de son procès lui est signifiée ce jour-là. Jamais plus il ne marchera le cœur léger dans une rue de Paris, cette ville lui demeurera à jamais étrangère.

3

L'odeur entêtante du plastique neuf ne s'évanouit pas, même après plusieurs heures passées dans les nouveaux locaux du journal, désormais situés dans le XV^e arrondissement de Paris. La rédaction y a pris ses quartiers il y a quelques mois avec le sentiment déplaisant de tomber dans la roture. Certains journalistes, pris d'audace, ont même signifié leur mécontentement sur les réseaux sociaux, soulignant leur déchéance au sein de la géographie de Paris par des selfies mélancoliques, allant jusqu'à ironiser sur les kits de bienvenue outrancièrement business fournis par l'opérateur de télécoms devenu leur maître. Il est vrai que l'ancienne adresse de la rue Béranger, à deux pas de la place de la République, la vue superbe depuis la terrasse, qui surplombait autrefois Paris, et les petits restaurants de fooding chic en direction du faubourg du Temple, résonnaient, il y a peu encore, comme une promesse autrement séduisante pour leurs ambitions de jeunes paons sortis d'écoles à modeler l'opinion publique. Tout était cependant